

En bonne compagnie

Portraits de traductrices

Ouvrage collectif sous la direction de Jean Delisle
Presses de l'université d'Ottawa, 2002.

Portraits de traductrices, ouvrage collectif qui vient d'être publié sous la direction de Jean Delisle, fait suite à *Portraits de traducteurs* paru en 1999¹. Ces deux ouvrages entrent dans le cadre des recherches sur l'histoire de la traduction que mène l'université d'Ottawa, recherches centrées sur le traducteur, dont on explore les motivations – depuis les impératifs financiers jusqu'aux ressorts psychologiques conduisant au choix des œuvres traduites –, mais aussi les méthodes de travail et les partis pris.

Ainsi, *Portraits de traductrices* ne se veut pas une histoire des traductrices, mais une galerie de portraits qui donne à découvrir onze personnalités exceptionnelles et méconnues – ou connues pour autre chose que leurs traductions, telles Émilie du Châtelet ou Jane Wilde. Tous les articles s'attachent dans un premier temps à retracer l'itinéraire de la traductrice, à replacer son activité dans son contexte historique, social et familial, avant de se pencher sur sa manière de traduire, ainsi que sur ses choix de traduction et leurs enjeux. Les auteurs² s'appuient sur l'analyse détaillée de certains passages, parfois mis en parallèle avec d'autres traductions, et portent des jugements qui vont de la critique acerbe à l'éloge.

(1) Cf. France Camus-Pichon, « Tableaux d'une exposition », *TransLittérature*, n° 18-19, printemps 2000.

(2) Parmi les contributeurs, citons en particulier : Bruno Garnier (portrait d'Anne Dacier), Amelia Sanz (Anne de La Roche-Guilhem), Agnès Whitfield (Émilie du Châtelet), Jean Delisle (Albertine Necker de Saussure et aussi Irène de Buisseret), Annie Brisset (Clémence Royer), Marie Vrinat-Nikolov (Ekaterina Karavelova), Rosanna Masiola Rosini (Marianna Florenzi), Michael Cronin (Jane Wilde), Luise von Flotow (Julia E. Smith).

Présentés dans un ordre chronologique, les portraits couvrent les XVII^e, XVIII^e et XIX^e siècles et, s'il fallait faire un reproche à ce livre, ce serait l'absence de traductrice du XX^e siècle (hormis Irène de Buisseret, collègue québécoise à laquelle Jean Delisle a manifestement tenu à rendre hommage, mais qui semble avoir davantage fait œuvre de pédagogue par son *Guide du traducteur* que de traductrice littéraire à proprement parler). L'étude d'une contemporaine aurait peut-être permis de mesurer une évolution dans le statut des traductrices. Pour ce qui est des siècles traités, l'ouvrage montre en tout cas que, bien que vivant dans des conditions et à des siècles différents, toutes ces traductrices ont dû s'accommoder du « défaut d'être femme ». La traduction était alors une des seules activités intellectuelles qui leur étaient permises : après tout, il ne s'agissait jamais que de ré-exprimer les idées de quelqu'un d'autre, homme la plupart du temps. Sans être nécessairement « féministes », la plupart de ces traductrices ont donc milité, ne serait-ce que par leur exemple, en faveur de l'éducation des femmes.

Si elles ont parfois rempli la fonction spécifiquement féminine de « soutien au conjoint » (telle Anne Dacier travaillant à la traduction de Marc Aurèle et de Plutarque avec son mari), leurs apports à la vie intellectuelle de leur époque sont par ailleurs comparables à ceux de leurs collègues masculins : contribution au progrès scientifique et à la diffusion des connaissances (Émilie du Châtelet traduisant Newton ; l'Italienne Marianna Florenzi, Leibniz ; Clémence Royer, Darwin), à la propagation des religions (l'Américaine Julia E. Smith traduisant la Bible au XIX^e siècle), à la consolidation du sentiment patriotique (Jane Wilde), à l'importation de littératures (comme Albertine Necker de Saussure qui participa à la diffusion du romantisme par sa traduction du *Cours* de Schlegel, ou la Bulgare Ekaterina Karavelova qui ouvrit son pays aux littératures européennes en traduisant Flaubert, Goethe ou encore Tourgueniev).

Leurs attitudes face à la traduction couvrent aussi une vaste palette : littéralisme chez Julia E. Smith, désireuse de revenir aux sources de la parole divine quitte à sacrifier la grâce et l'aisance du style, ou encore Marianna Florenzi, dont la traduction de la *Monadologie* de Leibniz démontre un grand souci de fidélité philologique ; préoccupations très contemporaines chez Anne Dacier, qui, traduisant Homère, cherchait à concilier fidélité au texte-source et réception du plus large lectorat possible, à conserver l'altérité sans pour autant que le lecteur soit arrêté à chaque ligne par une embûche ou une incongruité ; souci de plaire chez Anne de La Roche-Guilhem, ce qui la poussait à se conformer à l'horizon d'attente des lecteurs, à « supprimer les images dangereuses pour l'honnêteté », voire à introduire une intrigue

amoureuse dans le récit ; enfin, traduction déformante par militantisme. Pour cette dernière catégorie, il faut faire une mention spéciale au portrait consacré à Clémence Royer, traductrice de *L'origine des espèces* de Darwin et elle-même philosophe et naturaliste. L'auteur de l'article, Annie Brisset, montre en détail comment la traductrice infléchissait le texte vers les thèses transformistes qu'elle prônait et de quelle façon sa traduction des verbes modaux substituait des certitudes aux hypothèses prudentes exprimées par Darwin. Elle accompagna de plus sa traduction de notes dans lesquelles elle commentait ou critiquait Darwin, et ces notes formaient un appareil si volumineux qu'elles constituaient en réalité un discours parallèle parasite. Inutile de préciser que Darwin fut fort mécontent de sa traductrice et qu'il en changea par la suite.

La diversité des personnalités, des situations, des partis pris et des regards portés sur ces traductrices permettra à chacun de trouver matière à réfléchir, à admirer, à sourire, à s'indigner – ou tout simplement à se laisser séduire par des personnages attachants et en tout cas hors du commun.

Cécile Deniard